Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 61 (1932)

Heft: 1

Artikel: La culture générale par l'étude des auteurs

Autor: Oberson, Octave

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1038676

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La culture générale par l'étude des auteurs

Ce sujet aurait gagné considérablement à être traité par un maître plus compétent dans la matière, ayant à son actif beaucoup de lecture. Je m'excuse de ne vous présenter guère que des réflexions d'ordre général. Elles pourront néanmoins ouvrir quelques horizons et servir de base à une discussion des plus intéressantes sur une question très actuelle.

Tout d'abord, efforçons-nous de bien délimiter le titre.

La culture. — La culture implique une croissance, un développement réalisé par l'étude des choses de l'esprit. A une époque où l'on attribue, même dans certains milieux pédagogiques, tant d'importance à la culture physique, il importe de favoriser de tout notre pouvoir la culture supérieure, celle de l'intelligence, du cœur et de la volonté. Notre jeunesse se porte assez d'elle-même vers cette culture sportive, qui reste malgré tout d'ordre inférieur. Chez certains étudiants, le règne du pied tend à supplanter le règne de l'esprit ; il est donc nécessaire que les maîtres modèrent ces tendances exagérées et qu'ils s'appliquent de tout leur cœur à faire aimer cette culture plus noble des choses de la pensée.

Culture générale. — Ce développement par l'étude des auteurs n'est pas limité à *une* faculté, ni même à *une* science ; il doit être général, c'est-à-dire qu'il les embrasse toutes. Aussi bien, il est appelé à favoriser la croissance harmonieuse de toutes les puissances spirituelles de l'homme : mémoire, imagination, sentiment, intelligence et volonté. Le côté moral est loin d'être exclu de ce travail de formation; quoi de plus aisé, en effet, que de se servir de nos bons auteurs, ceux dont le fond n'a pas été enseveli sous les décombres de la forme, pour éduquer la conscience de nos jeunes gens, leur faire admirer la beauté des grandes actions et provoquer en eux l'admiration pour tout ce qui s'appelle le beau et le bien. Cela n'est évidemment qu'un travail occasionnel, mais c'est dire l'envergure prodigieuse que peut prendre, sous la direction sage d'un maître intelligent et éclairé, l'étude des auteurs.

Etude. — Quand nous disons étude, cela s'entend d'un travail profond, non pas d'une simple lecture. L'étude suppose une application méthodique et graduée ; pour être profitable, elle doit être dirigée par un maître qui soit un excellent pédagogue et non pas un simple amateur de littérature ; ce n'est donc pas au maître à faire la besogne, mais à la faire faire par ceux qui en doivent recueillir les fruits.

... des auteurs. — Enfin, cette culture générale s'obtient par l'étude des auteurs. Nous ne dirons rien, *a priori*, de cette foison d'écrivains qui, n'étant pas à la hauteur, ne sont pas à proprement

parler des auteurs. Nous réservons ce titre, c'en est un, en effet, pour les grands auteurs, surtout les classiques, tant anciens que modernes, qui ont été des génies, des créateurs par la puissance de leurs talents et la force de leur pensée.

Ces préliminaires posés, nous établirons comme thèse que *l'étude des auteurs est vraiment l'agent le plus fécond de la culture générale chez nos élèves.*

L'homme est essentiellement un être enseigné. Qu'il le veuille ou non, il subit nécessairement l'influence d'un maître. Qu'il reçoive de celui-ci un enseignement vivant, ou qu'il s'assimile ses principes par l'intermédiaire d'un livre, invinciblement, il porte l'empreinte de celui qui l'instruit.

Quelle richesse pour son esprit, s'il a la bonne fortune de rencontrer un homme de génie, un de ces rois de la pensée dont la munificence dotera ses plus nobles facultés ! Peu importe même en quelle langue soient écrites ses œuvres ; le génie est de toutes les langues ; c'est bien plus la pensée de l'écrivain qui est admirable que les mots qu'il a employés pour la traduire. Les hommes sans parti pris ont de tout temps mis au programme de culture classique les grands écrivains de l'antiquité. Homère, par exemple, a créé une œuvre insurpassable. Ce serait une erreur inconcevable de la rayer d'un programme littéraire sous prétexte que sa langue n'est pas connue. Il y a tout à gagner à la lire et à l'analyser, pour s'assimiler un art d'une perfection sans équivalent.

La question de la langue n'est d'ailleurs pas un obstacle absolu. Il existe actuellement des traductions excellentes de presque tous les auteurs classiques ; si l'on n'y retrouve pas toute la saveur et la force de l'original, une traduction fidèle nous redonne du moins le fond, le procédé littéraire, et en général tout ce qui est digne d'être imité.

Or, c'est bien par l'imitation que s'acquiert cette culture intellectuelle à laquelle nous visons.

Preuve d'expérience. — C'est d'ailleurs un fait d'expérience que les grands classiques se sont formés à l'école de leurs devanciers. Ils leur ont emprunté autant pour le fond que pour la forme. Virgile a imité Homère ; Phèdre a imité Esope ; La Fontaine les a pris pour modèles l'un et l'autre, tout en gardant une originalité et en atteignant une perfection que n'avaient pas ces derniers. Le grand Corneille s'est formé sur Tite-Live, Plutarque et Sénèque. Racine a trouvé chez Euripide et Sophocle tout le fond de ses tragédies, et sa forme si parfaite est due en grande partie aussi à l'art remarquable des tragédiens helléniques. Bossuet a pris comme maîtres saint Augustin, Tertullien et surtout l'Ecriture Sainte. Qui ne voit la parenté de Boileau et d'Horace, de La Bruyère et de Théophraste, de Molière et de Plaute ? etc.

On pourrait multiplier les exemples. Au reste, les grands clas-

siques ne se défendaient pas d'avoir imité, bien au contraire. Empressons-nous de dire à leur louange qu'ils n'ont point fait de l'imitation servile, du simple pastiche, comme en exécute assez gauchement un élève de Ire ou IIme littéraire. Ils savaient s'assimiler les emprunts faits à leurs maîtres ; comme la nourriture devient notre chair, la pensée de leur modèle se faisait leur propre pensée.

A l'appui de notre thèse, citons encore le fait bien connu de ces deux auteurs modernes (Paul Reboux et Charles Muller) qui se sont payé la plaisante satisfaction d'imiter le style des grands écrivains. Pour composer leurs livres : *A la manière de...*, ils se sont imposé la tâche de lire d'une manière continue pendant des jours nombreux les principaux ouvrages des écrivains qu'ils se proposaient d'imiter. Ce n'est qu'après s'être saturés de leurs écrits et s'être assimilé parfaitement leurs procédés littéraires qu'ils entreprenaient la rédaction.

J'ajoute à ces réflexions un argument personnel. Quand j'étais au Séminaire de Fribourg, nous avions comme professeur d'éloquence M. l'abbé Besson, actuellement évêque de Fribourg, dont la pensée claire et limpide fait l'admiration de tous ceux qui le lisent et l'entendent. Homme judicieux et perspicace, il me dit plus d'une fois, en faisant la critique des sermons que nous devions faire comme exercices de prédication : « M. l'abbé, vos idées sont diffuses..., lisez Tertullien. » Il connaissait Tertullien pour un auteur aux idées très concentrées, à la pensée vigoureuse, au style lapidaire. Je devais y trouver un remède à un grave défaut littéraire... J'ai essayé, autant que me le permettait le temps libre, de suivre le conseil de cet excellent maître. L'histoire n'a pas encore dit s'il a porté son fruit... Toutefois, le principe reste parfaitement juste : c'est par l'étude des bons auteurs que l'on arrive à former sa pensée, à corriger même un défaut intellectuel, et cela par l'imitation.

Cette élaboration profonde se fait grâce à un effort intellectuel et personnel. L'élève, comme le mot l'indique, doit être élevé à un niveau supérieur par le contact de ses maîtres, de ses bons auteurs en particulier.

Cette culture porte : a) *sur les facultés en général ;*
b) *sur les diverses connaissances humaines.*

a) Sur les facultés en général.

Il serait trop long de passer en revue toutes les facultés de l'homme pour montrer comment l'étude des auteurs est à même de les développer. Contentons-nous des facultés littéraires : intelligence, sensibilité, imagination et goût.

L'intelligence, dit Vincent, est la faculté d'avoir des idées. C'est bien la base de toute culture de l'esprit. Quel pédagogue zélé n'a gémi sur la pauvreté intellectuelle de ses jeunes administrés ? Ces lamentations se traduisent par des mots imagés : zéro en chiffre, *tabula rasa*, vide absolu... Or, pour remédier à cet état de choses, ne con-

seille-t-on pas universellement, et avec raison, la lecture des auteurs ? et pourquoi, sinon pour donner des idées à ces pauvres de l'esprit ? Le commun des hommes ressemble davantage à un tonneau des Danaïdes qu'à un puits de science ; cette vacuité de l'esprit ne peut se combler par la simple réflexion. Creusez dans un désert de sable, vous ne rencontrerez jamais que du sable. Ainsi en est-il de l'esprit de beaucoup d'élèves. Ils n'arriveront à meubler leur intelligence que par la lecture des auteurs.

Toutefois, la culture de l'esprit ne consiste pas simplement à avoir des idées ; il est tout aussi important d'avoir des *idées claires, justes*. Ce travail ne se fait pas par la seule lecture, mais surtout par l'analyse des auteurs, ce qui oblige l'élève à disséquer la phrase, à préciser le sens des termes qu'il rencontre, à en discuter la valeur, l'étendue, à justifier l'emploi de certaines expressions originales et nouvelles, en un mot, à juger, à « raisonner » son texte.

Par cette triple analyse, grammaticale, logique et littéraire, il acquerra la science des pourquoi : c'est en somme toute une philosophie. Habituer un élève à raisonner et à rendre compte de ses assertions, c'est un pas important vers la culture générale. Il est facile d'avoir, en face de certains morceaux choisis, une admiration de commande, qui se traduit en quelques exclamations plus ou moins banalement exprimées. Il est plus rationnel que l'élève sache pourquoi cela est beau, et comment l'auteur a procédé pour construire un chef-d'œuvre.

Parmi les facultés sensibles qui s'acquièrent au contact des bons auteurs, il faut citer l'imagination et la sensibilité. Quant à la mémoire, elle est un exercice plutôt mécanique. Chacun comprend qu'un beau morceau de récitation développe la mémoire plus qu'une règle de grammaire ou un théorème de mathématiques appris par cœur.

Parlons plutôt de l'*imagination*, faculté de première importance pour faire un bon littérateur. L'imagination est la faculté de se représenter sous des traits sensibles des objets matériels absents ; on la comparerait assez justement à une photographie, ou mieux encore à un cinématographe. C'est peut-être celle des facultés qui gagne le plus à l'étude des auteurs. Qui donc, à la simple lecture d'une description finement brossée, ne se remet immédiatement devant les yeux le tableau qu'on lui peint ?

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes.
Jeune, beau, petit maître, il court de fleur en fleur,
Prenant et quittant les plus belles.
etc., etc. (***Florian.***)

Quelques coups de pinceau, et nous voici par l'imagination en pleine campagne ; la scène est constituée ; les deux acteurs y entrent, en attendant le deuxième acte, l'arrivée d'une troupe d'enfants, qui vont faire irruption sur la scène sans tarder.

Homère parle à l'imagination d'une façon irrésistible. Son réalisme si vivant, les détails circonstanciés des scènes qu'il décrit en font un maître de première force :

Il le frappa sous le sourcil, au fond de l'œil, d'où la pupille fut arrachée. Et la lance, traversant l'œil, passa derrière la tête, et Ilioneus, les mains étendues, tomba. Puis, Pénéléôs, tirant de la gaine son épée aiguë, coupa la tête, qui roula sur la terre avec le casque, la forte lance encore fixée dans l'œil.

(Iliade, chant XIV, trad. Leconte de Lisle, p. 265.)

Et ailleurs :

Et Harpaliôn, évitant la mort, se réfugia dans la foule de ses compagnons, regardant de tous côtés pour ne pas être frappé de l'airain. Et, comme il fuyait, Mérionès lui lança une flèche d'airain, et il le perça à la cuisse droite, et la flèche pénétra sous l'os, jusque dans la vessie. Et il tomba entre les bras de ses chers compagnons, rendant l'âme. Il gisait comme un ver sur la terre, et son sang noir coulait, baignant la terre.

(*Id.*, chant XIII, p. 246.)

Voici, ailleurs, une description merveilleusement circonstanciée ; on notera dans ce passage l'observation de tous les détails :

Et ils se rendirent (Ulysse et Nestôr) auprès du Tydéide Diomédès, et ils le virent hors de sa tente avec ses armes. Et ses compagnons dormaient autour, le bouclier sous la tête. Leurs lances étaient plantées droites, et l'airain brillait comme l'éclair de Zeus. Et le héros dormait aussi, couché sur la peau d'un bœuf sauvage, un tapis splendide sous la tête...

Mais, de leur côté, les Troyens envoient un des leurs, Dolôn, pour surveiller à son tour le camp des Grecs.

Et Dolôn jeta aussitôt sur ses épaules un arc recourbé, se couvrit de la peau d'un loup blanc, mit sur sa tête un casque de peau de belette, et prit une lance aiguë.

Mais il est aperçu par Ulysse et son compagnon, qui le suivent.

Dolôn les entendit, et il s'arrêta inquiet. Et il pensait dans son esprit que ses compagnons accouraient pour le rappeler par l'ordre de Hektôr ; mais, à une portée de trait environ, il reconnut des guerriers ennemis, et agitant ses jambes rapides, il prit la fuite, et les deux Argiens le poussaient avec autant de hâte... Et le robuste Diomédès, agitant sa lance, parla ainsi : « Arrête, ou je te frapperai de ma lance, et je ne pense pas que tu évites longtemps de recevoir la dure mort de ma main. »

Il parla ainsi et fit partir sa lance qui ne perça point le Troyen ; mais la pointe du trait effleura seulement l'épaule droite et s'enfonça en terre. Et Dolôn s'arrêta plein de crainte, épouvanté, tremblant, pâle, et ses dents claquaient.

(*Id.*, chant X, p. 180, 181, 182.)

Voici comment Chateaubriand et Flaubert ont imité ce style fortement imagé :

Mérovée, à son tour, lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant, le fils de Clodion bondit

comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre, et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois comme la cognée dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage, sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre, son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

(Chateaubriand, *Les Martyrs*, ch. VI.)

Ouvrons Flaubert maintenant :

Par-dessus la voix des capitaines, la sonnerie des clairons et le grincement des lyres, les boules de plomb et les amandes d'argile passant dans l'air, sifflaient, faisaient sauter les glaives des mains, la cervelle des crânes. Les blessés, s'abritant d'un bras sous leur bouclier, tendaient leur épée en appuyant le pommeau contre le sol, et d'autres, dans des mares de sang, se retournaient pour mordre les talons. La multitude était si compacte, la poussière si épaisse, le tumulte si fort, qu'il était impossible de rien distinguer ; les lâches qui offrirent de se rendre ne furent même pas entendus. Quand les mains étaient vides, on s'étreignait corps à corps ; les poitrines craquaient contre les cuirasses, et des cadavres pendaient, la tête en arrière, entre deux bras crispés.

Et encore ceci :

Les Barbares se ruèrent en foule compacte ; les éléphants se jetèrent au milieu, impétueusement. Les éperons de leur poitrail, comme des proues de navires, fendaient les cohortes, elles refluaient à gros bouillons. Avec leurs trompes, ils étouffaient les hommes, ou bien, les arrachant du sol, par-dessus leur tête, ils les livraient aux soldats dans les tours ; avec leurs défenses, ils les éventraient, les lançaient en l'air, et de longues entrailles pendaient à leurs crocs d'ivoire comme des paquets de cordages à des mâts. Les Barbares tâchaient de leur crever les yeux, de leur couper les jarrets ; d'autres, se glissant sous leur ventre, y enfonçaient un glaive jusqu'à la garde, et périssaient écrasés...

Ce style vigoureux, fortement imagé, se retrouve, comme on le voit, dans tous les écrivains qui ont imité Homère. Chacun cependant a gardé son originalité ; aucun ne l'a dépassé. Quelques-uns ont dit plus que lui, mais ils ont trop dit, et c'est là une infériorité ; le trop, en littérature comme ailleurs, cesse d'être une qualité.

Sensibilité. — C'est la faculté de recevoir des sensations et des sentiments ; les premières viennent des objets matériels, les secondes des idées. Les unes et les autres ont leur importance dans le développement général.

L'élève se trouve, au moment de ses études classiques, en plein développement de sa sensibilité. C'est le moment des rêveries sentimentales, il préfère la poésie aux équations algébriques, les choses du cœur à celles de la raison. Il est en plein romantisme. Les auteurs de cette période lui sont donc particulièrement chers, au détriment d'autres, à son gré trop exclusivement rationnels. C'est dire le soin qu'il faudra mettre à éduquer cette sentimentalité, et à la faire vibrer pour le vrai, le beau, le bien.

Ici, un problème intéressant se pose ; il touche d'ailleurs intimement au problème des lectures : quels auteurs donner à nos jeunes

gens à cet âge où ils sont pétris de romantisme, voire même de romanesque ? Certains auteurs, d'où la sensibilité est absente, ne les intéresseront pas. Ils ne les liront donc pas. D'autres, à sensibilité maladive, tels que Musset, Vigny, Rousseau, Loti, Senancour, Gœthe (Werthersfieber), même Chateaubriand, Lamartine, ne sont pas à mettre entre leurs mains, en tous cas pas sans restriction. Quels sont les auteurs à recommander spécialement ?

La littérature, tant ancienne que moderne, possède une pléiade d'auteurs à la sensibilité exquise, tels que Virgile, Corneille, Bossuet, Bernardin de Saint-Pierre, pour ne citer que quelques noms, et une foule d'auteurs dramatiques, conteurs, orateurs, prosateurs, d'une noblesse de sentiments remarquable. C'est à eux qu'il convient de demander l'aliment dont toute âme jeune a besoin.

Chaque poète, chaque écrivain a sa sensibilité propre, sa conception du monde et ses émotions personnelles en face de la nature. Comme on a dit : *tot capita, tot sensus*, on peut dire aussi : autant de têtes, autant de sensibilités différentes. Chez les romantiques, c'est une richesse inépuisable, car ils ont plus que d'autres senti la nature et ont laissé vibrer leur plume sous les impressions variées qu'elle produisait en eux.

Le goût littéraire. — Le goût, dit Albalat (*Formation du style*, p. 9), est la faculté de sentir les beautés et les défauts d'un ouvrage.

Cette faculté n'est pas donnée à tout le monde. On l'a rarement complète. Elle a ses excès, ses sécheresses et ses travers.

Des littérateurs, comme Théophile Gauthier, n'aiment pas Molière. D'autres, comme Lamartine, ne comprennent pas La Fontaine. D'autres, comme Flaubert, ne comprennent pas Lamartine. De bons écrivains ont détesté Racine. Un poète m'a dit que Bernardin de Saint-Pierre écrivait mal. Ces lacunes sont fréquentes chez les auteurs qui n'admettent que leur méthode et leurs procédés. A une certaine époque, notre littérature répudiait Shakespeare et admirait Campistron.

Le goût suppose de la sensibilité, de l'imagination, de l'esprit, du sentiment et surtout de la délicatesse.

La Bruyère avait raison de dire :

« Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes ; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse. »

Diderot ajoutait :

« Il y a mille fois plus de gens en état d'entendre un bon géomètre qu'un poète ; parce qu'il y a mille gens de bon sens contre un homme de goût, et mille personnes de goût contre une d'un goût exquis. »

(Diderot, *Lettre sur les sourds et muets.*)

Le goût a eu ses tyrannies ; il a imposé des lois, des règles, un idéal d'art stérile à toute une génération d'artistes. C'est ainsi que Boileau a méconnu Ronsard, et qu'Homère a été méprisé par les partisans de Perrault, qui représentaient alors la culture intellectuelle française.

« Le goût, dit J.-J. Rousseau, se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse..., on s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vie exquise n'est qu'un sentiment délicat et fin... Combien de choses qu'on n'aperçoit que par

sentiment et dont il est difficile de rendre raison !... Le goût est en quelque manière le microscope du jugement ; c'est lui qui met les petits objets à sa portée, et ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? S'exercer à voir ainsi qu'à sentir. »

(Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, 1re partie, lettre XII.)

C'est donc du jugement que vient le goût. Le goût demande à être éduqué. Trop d'élèves lisent des non-valeurs ; ils lisent pour s'amuser, non pour se former. On ne leur montrera jamais assez la beauté des classiques ; ils y croient en théorie. En pratique, ils font autrement, car ils sont persuadés qu'un auteur ne peut être intéressant, dès qu'il a figuré sur un livre de littérature ou de morceaux choisis, et qu'ils ont été obligés d'en savourer malgré eux la beauté.

Culture générale. — C'est le moment de dire un mot de la culture générale, comme complément de la culture littéraire. C'est bien cette dernière que forme surtout l'étude des auteurs, mais il n'est pas possible de connaître une œuvre sans avoir du même coup quelques notions générales sur les circonstances qui l'ont vue naître. Pour comprendre une œuvre, il faut la replacer dans son milieu, savoir à quelle époque elle a été écrite, à quelle occasion, dans quel but, quelles étaient les mœurs du temps, les lois en vigueur, les frontières des pays dont on nous parle, etc. Un grand nombre de chefs-d'œuvre seraient absolument incompréhensibles sans des notions assez détaillées d'histoire et de géographie relatives à leur composition. C'est le cas d'Homère, de César, de Virgile, de Cicéron, etc. Ajoutons-y le Dante (*La divine comédie*), toutes les grandes tragédies de la littérature universelle ; chez les modernes, Heredia, Leconte de Lisle, etc.

Je me contente d'un exemple entre mille pour illustrer cette idée. Ouvrons un commentaire de la guerre des Gaules. Avant de faire traduire César, j'informerai mes élèves que cet auteur était un général romain, que nous devons situer vers le milieu du Ier siècle avant Jésus-Christ. Ses commentaires nous font le récit détaillé de la conquête des Gaules, et si l'on a des raisons de suspecter parfois certains renseignements où sa personne est trop directement intéressée, ce récit n'en reste pas moins un document de première valeur. Ses chiffres sont parfois contestables, excellente occasion d'initier au moins succinctement les élèves à la critique historique, en leur montrant comment un document peut perdre de sa valeur quand il est écrit par un auteur qui est en même temps acteur intéressé.

Le théâtre des opérations militaires se trouvant en Gaule, dans la Gaule d'il y a 2,000 ans ; il faut replacer les événements dans leur cadre géographique aussi bien que dans leur époque. On délimitera donc la Gaule d'alors suivant les données de César, en faisant remarquer les différences principales d'avec la France d'aujourd'hui. La Belgique, en particulier, commence à la Seine et à la Marne. Le sud de la Gaule est une province romaine appelée Gaule transalpine,

par opposition au nord de l'Italie appelé Gaule cisalpine. La situation géographique se calcule en prenant Rome pour point de départ. Voilà pourquoi César dira que l'Aquitaine, pays situé entre les Pyrénées, l'Atlantique et la Garonne, se trouve au nord-ouest.

Les peuples nombreux qui se partagent, à cette époque, le territoire de la Gaule, à peu près aussi variés que les départements français, quoique plus disparates, sont à remettre dans leur milieu, l'identification n'est cependant pas possible pour tous. Il est extrêmement intéressant de retrouver chez César un peu d'histoire de nos ancêtres, les courageux Helvètes, que César met, pour la bravoure, au-dessus des autres Gaulois. Le général romain en savait quelque chose. Les luttes politiques, les intrigues, les compétitions de toute nature entre certains chefs ambitieux, nous font bien voir que les hommes changent peu ; les moyens employés seuls varient avec les pays et les époques.

Un travail des plus profitables consiste à faire avec les élèves la comparaison de deux époques très lointaines : les mœurs, les procédés de culture, les lois, les armes, la tactique militaire, les travaux de défense, la construction d'un pont, le traitement des prisonniers, des villes soumises à la capitulation, etc., tout cela servira à faire voir à nos élèves le progrès de la civilisation, la barbarie diminuant à mesure que les peuples se christianisent. On ne manquera pas de leur montrer, en *nota-bene*, comment certains peuples modernes sont retombés tout aussi bas dans cette barbarie, parce qu'ils sont redevenus païens, ou encore parce que leur christianisme était des plus douteux.

C'est surtout l'histoire et la géographie qui ont à bénéficier de l'étude des auteurs. N'oublions pas que bon nombre d'écrivains ont été des historiens, Thucydide, Hérodote, Xénophon, chez les Grecs ; Tite-Live, César, Pline, Cornelius Nepos, chez les latins ; Michelet, Guizot, Thiers, Taine, en France.

On pourrait aller plus loin, et trouver dans l'étude des auteurs un moyen de formation morale, morale naturelle des anciens, morale chrétienne des écrivains catholiques.

Ce travail, toutefois, semble sortir un peu du cadre, et il est temps d'arriver à la conclusion, pour ne pas encourir le reproche d'être diffus, et pour ne pas abuser de votre patience.

C'est par les auteurs, principalement par les auteurs appelés classiques, que se sont formés les grands génies, les « as » de la littérature ; ne cherchons donc pas ailleurs un autre chemin qui ne donnerait, certes, jamais de résultats meilleurs, pour la formation de nos élèves.

Pour notre compte personnel, il sera bon de relire nos auteurs régulièrement, si nous voulons perfectionner notre goût littéraire et tout au moins maintenir notre style. Ceux qui doivent écrire

feront bien, avant de se mettre au travail de rédaction, de se retremper dans leurs auteurs, principalement dans les auteurs qui ont traité le genre qui les intéresse.

Ce sera le moyen le plus sûr de ne pas ennuyer le lecteur, et aussi, pour ceux qui ont cette noble ambition, d'avoir quelque chance d'être lus.

OCTAVE OBERSON.

UNE CONFÉRENCE INSPECTORALE

(Compte rendu de la réunion du 10 septembre 1931, à Châtonnaye, classe de M. Bossel.)

Depuis quelque temps, on parlait d'une prochaine conférence inspectorale. Où se tiendrait-elle ? Le cercle de Villaz-St-Pierre était désigné, mais il fallait choisir l'une des quinze classes qui composent ce rayon. M. l'inspecteur Crausaz ayant pressenti deux maîtres à ce sujet, ils durent s'entendre et décider. MM. Dubey, à Middes, et Bossel, à Châtonnaye, eurent l'honneur du débat. Ils mirent un certain temps, l'un à se résigner, l'autre à refuser. Enfin, la décision irrévocable fut prise et pour permettre à M. le Directeur de l'Instruction publique de présider la séance, on fixa la conférence au 10 septembre.

Comme c'était un jeudi, jour de congé, il n'y avait aucun inconvénient à se promener et nul ne se fit prier.

La journée météorologique débuta par un clair soleil, puis se para de brume et enfin s'attrista d'une pluie maladroite. La journée sportive imposa à plusieurs d'entre nous le plaisir de suivre des chemins encore détrempés, à d'autres, celui d'une randonnée en auto. M. Bossel était seul dispensé de la course, mais il avait assez de soucis pour mériter cette faveur.

Une entrée de conférence régionale n'a, évidemment, pas la saveur d'une revue inspectorale. Il faut avouer que la prestance de MM. les régents subit une assez forte éclipse ce jour-là. Il y avait des personnages qui ne dépareraient pas une séance de la Société des Nations. Malgré leurs efforts pour passer inaperçues, les bonnes Sœurs firent une impression assez considérable.

A notre arrivée dans la salle de classe, nous avons été réjouis de son bel aspect. Un maître souriant attendait avec sérénité la grande visite. Des élèves, un brin émus, feuilletaient déjà leurs dictionnaires. Et quand arriva M. le directeur Perrier, on se sentit à l'aise, tant il mit d'amabilité dans son premier geste. Il était à peine installé que déjà un petit bonhomme d'écolier lui débitait sans broncher une charmante tirade de bienvenue... En vérité, la diplomatie a donc pénétré dans les milieux scolaires !...

La prière nous montra combien belle est l'attitude des élèves pieux et respectueux dans leur tenue.

Tandis qu'un silence relatif s'établissait à l'arrière, M. Bossel inaugurait crânement son travail qui comportait les leçons suivantes : Introduction, mise en train. 1° Correction rapide des devoirs écrits facultatifs faits à domicile. 2° Contrôle des enfants ayant assisté à la messe et remarques utiles. Le cours élémentaire avait ensuite à exécuter une copie-écriture, pendant que les autres cours suivaient une causerie préparatoire à l'étude de la poésie *Les douze mois*, chap. I, p. 207, du degré moyen. Cette leçon débuta par une discussion générale sur l'ensemble du chapitre et se termina par une étude approfondie de la première strophe.